Les “Observations” de Crevier sur “L’Esprit des lois”

Samy Ben Messaoud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6501>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6501

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 221-231

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Samy Ben Messaoud, « Les “Observations” de Crevier sur “L’Esprit des lois” », *Studi Francesi* [En ligne], 161 (LIV | II) | 2010, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6501> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

L'emploi de la prose chez d'Aubignac

Un des aspects les plus frappants de la dramaturgie de François Hédelin, abbé d'Aubignac est l'utilisation de la prose. La majorité des tragédies et des tragi-comédies au dix-septième siècle sont écrites en vers, comme l'affirme Jacques Scherer:

On ne croit pas, avant La Motte, que la pièce de théâtre doive être en prose; on se borne à tolérer qu'elle le soit, mais on préfère le vers. Il n'y a pas d'esthétique de la pièce de théâtre en prose à l'époque classique¹.

Sur le plan de la quantité d'œuvres composées, le grand maître du genre sérieux en prose est Jean Puget de La Serre qui, entre 1631 et 1644, publia sept tragédies et tragi-comédies². Jean Desmarets de Saint-Sorlin, Gautier de Costes de La Calprenède, Georges de Scudéry et Pierre Du Ryer publièrent chacun une pièce de théâtre en prose entre 1642 et 1645³. D'Aubignac, lui, est l'auteur de trois tragédies en prose publiées entre 1642 et 1647.

Il se dégagera de notre étude que d'Aubignac fut gêné par la convention de la versification. Malgré sa mission d'imposer la règle de la vraisemblance sur la scène et l'absence des vers dans ses propres tragédies, le théoricien ne releva pas le défi de défendre l'emploi de la prose au théâtre. Le mode d'expression consacré que devint la forme versifiée fut donc la cause d'un compromis dans son système dramaturgique.

Les Pièces de d'Aubignac

Tout le monde connaît d'Aubignac théoricien, auteur de *La Pratique du théâtre*, mais on ignore en général d'Aubignac dramaturge. Les pièces de cette figure qui, entre 1640 et 1665, jouit «d'une autorité considérable»⁴ sont presque oubliées aujourd'hui. L'image que nous avons de ces œuvres n'a pas changé depuis celle du dix-septième siècle, perpétuée en partie par les commentaires moqueurs de plusieurs contemporains de l'écrivain. Vu comme un dramaturge raté en train de critiquer les

(1) JACQUES SCHERER, *La Dramaturgie classique en France*, Paris, Nizet, 1950, p. 197. Dans la «Note préliminaire» de la réimpression de son ouvrage en 1964, Scherer indique la correction suivante au passage cité: «au lieu de: On ne croit pas, avant La Motte, lire: On ne croit pas en général, avant La Motte». La *Suite de réflexions sur la tragédie* d'Antoine Houdar de La Motte fut publiée en 1730.

(2) Il s'agit des tragédies *Pandoste ou la princesse malheureuse* (1631), *Pyrame* (1633), *Thomas Morus ou le triomphe de la foi et de la constance* (1642), *Le Sac de Carthage* (1642) et *Le Martyre de sainte*

Catherine, et des tragi-comédies *Climène ou le triomphe de la vertu* (1643) et *Thésée ou le prince reconnu* (1644). Cf. RENÉ BRAY, *L'Introduction des vers mêlés sur la scène classique*, «Publications of the Modern Language Association of America», 66, 1951, p. 460.

(3) Il s'agit de la tragi-comédie *Erigone* (1642), de la tragédie *Herménigilde* (1643) et des tragi-comédies *Axiane* (1644) et *Bérénice* (1645), respectivement.

(4) RENÉ BRAY, *La Formation de la doctrine classique en France*, Lausanne-Genève-Neuchâtel, Payot, 1931, p. 279.

pièces des auteurs à succès, d'Aubignac devint une cible facile pour ses ennemis. Dans sa *Défense de la Sophonisbe*, Jean Donneau de Visé dit de l'abbé:

Il a donné des règles qui lui ont été inutiles; il n'a jamais su, ni faire de pièces achevées, ni en bien reprendre, ni même en faire faire à ceux qui ont pris de ses leçons⁵.

S'adressant à d'Aubignac dans la *Défense du Sertorius*, de Visé continua ses moqueries:

Vous ajoutez dans le même endroit, sans aucune autre nécessité, que celle que vous vous êtes imposé de vous louer, que feu Monsieur le Comte de Fiesque avait coutume d'appeler votre *Zénobie* la femme de *Cinna*. Ce Héros n'aurait pas voulu répudier Emilie, pour l'épouser, le Parti n'aurait pas été égal, et ce fameux Romain serait bientôt demeuré veuf⁶.

Commentons brièvement chacune des trois pièces en prose de d'Aubignac. Vers 1640, influencé par les goûts du Cardinal Richelieu, d'Aubignac commença à s'appliquer à l'art dramatique. Le sujet de la première pièce, *La Pucelle d'Orléans*, est emprunté à l'histoire nationale. Avec cette œuvre, d'Aubignac alla à contre-courant de la plupart de ses contemporains, qui se tournaient plutôt vers le théâtre antique comme source de sujets historiques ou légendaires⁷. Du thème du miracle chrétien, d'Aubignac tourna ensuite son attention vers celui du miracle païen, le monde antique lui fournissant le sujet de *La Cyminde ou les deux victimes*. Il s'agit de l'histoire d'une princesse qui s'offre en sacrifice à la place de son époux, certains éléments de l'intrigue ressemblant à *Alceste* (*Alceste*) d'Euripide. En 1642, François Targa imprima *La Pucelle* et *La Cyminde* sans l'aveu de l'auteur. D'Aubignac fit saisir les exemplaires, mais donna enfin son assentiment à la publication des pièces⁸.

Composées à la demande de Richelieu, les adaptations en vers de ces deux œuvres avaient été jouées à Paris l'année précédente. *La Pucelle d'Orléans*, versifiée par Isaac de Benserade ou par Hippolyte-Jules Pilet de La Mesnardière⁹, fut montée à l'Hôtel de Bourgogne ou au Théâtre du Marais, alors que *Cyminde ou les deux victimes*, de Guillaume Colletet, fut représentée au théâtre aménagé par Richelieu dans son Palais Cardinal. Selon Targa, *La Pucelle d'Orléans* en vers fut «défigurée en la représentation», les comédiens changeant les termes, corrompant «les sentiments et les figures», faisant souvent «des exclamations pour des interrogants» et criallant «quand il fallait modérer sa voix»¹⁰. L'adaptation de *La Cyminde* reçut un traitement semblable, «les

(5) *Défense de la Sophonisbe de Monsieur de Corneille*. Par M. Dauneau de Visé, in *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et Racine*, éd. François GRANET, 2 vol. en 1 vol., Hildesheim, Georg Olms Verlag, 1975, t. I, p. 157.

(6) *Défense du Sertorius de Monsieur de Corneille*, in *Recueil de dissertations*, t. I, p. 309.

(7) Cependant, d'Aubignac ne fut pas le premier tragédien français à traiter l'histoire de Jeanne d'Arc. En 1581, le père Fronton du Duc publia son *Histoire tragique de la Pucelle de Don-Remy, autrement d'Orléans* à Nancy, chez J. Barnet. Selon le sous-titre de l'édition de Paris de 1859, la pièce fut représentée à Pont-à-Mousson le 7 septembre 1580 devant Charles II, duc de Lorraine. La pièce anonyme *Tragédie de Jeanne Darques dite la Pucelle d'Orléans, Native du Village d'Emprenne, près Vou-*

couleurs en Lorraine fut publiée à Rouen, chez Raphaël du Petit Val, en 1600. Cette pièce est parfois attribuée à Jean de Virey, sieur du Gravier.

(8) *La Pucelle d'Orléans, tragédie en prose*, Paris, François Targa, 1642, «Le Libraire au lecteur».

(9) Il n'est pas certain lequel de ces deux écrivains est l'auteur de l'adaptation en vers de *La Pucelle*. Lancaster déclare: «The fact that d'Aubignac and Benserade were both tutors to Brézé would indicate Benserade as the author, but a community of tastes also existed between d'Aubignac and La Mesnardière, for they composed the two chief works of dramatic criticism of their generation», H. C. LANCASTER, *A History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*, 5 parties en 9 vol., Baltimore, Johns Hopkins Press, 1929-1942, t. II, vol. I, p. 360.

(10) *La Pucelle d'Orléans*, «Le Libraire au lecteur».

Acteurs, outre toutes les fautes du récit, les omissions et le changement de plusieurs paroles très importantes», la représentant «avec beaucoup de négligence»¹¹.

Selon toute probabilité, *La Cyminde* originale ne fut jamais représentée. En ce qui concerne *La Pucelle* en prose, Henry Carrington Lancaster soutient qu'elle fut peut-être montée au Palais Cardinal, puisque ce théâtre avait un rideau d'avant-scène que d'Aubignac mentionne dans une des indications scéniques de sa pièce¹². Cependant, il est probable que le dramaturge prenait ses désirs pour des réalités, destinant sa pièce, semble-t-il, au théâtre du Palais Cardinal à cause de l'existence du rideau. Ce rêve ne fut pas réalisé¹³. Georges Védier fait remarquer que si *La Pucelle* en prose avait été jouée, le libraire «n'aurait pas manqué de le dire»¹⁴. Son hypothèse est soutenue par les frères Parfaict: «Pucelle (la) D'Orléans, Tragédie en prose de M. l'Abbé d'Aubignac, non représentée, in-12. Paris, Targa, 1642»¹⁵. Antoine de Lérès déclare: «[...] elle ne fut pas représentée»¹⁶. Il est probable donc que cette pièce subit le même sort que *La Cyminde* en prose et que seules les adaptations en vers des deux œuvres furent montées.

Pendant ces années, d'Aubignac collabora à la composition d'autres pièces, mais sa contribution en prose ne fut pas appréciée par les autres dramaturges¹⁷. Il élaborait le plan d'autres ouvrages dramatiques, mais ses efforts demeurèrent infructueux¹⁸.

En 1647, parut le troisième ouvrage dramatique en prose de d'Aubignac, *Zénobie*, la première tragédie française à traiter de l'histoire de la reine de Palmyre. La pièce avait été jouée à l'Hôtel de Bourgogne en 1640, Jean Chapelain faisant mention d'avoir vu la tragédie dans sa lettre du 6 avril à François de Mainard: «Monsieur, j'ai vu votre lettre en allant à Zénobie [...]»¹⁹. C'est le seul ouvrage dramatique dont d'Aubignac reconnut la propriété²⁰. D'après Donneau de Visé, *Zénobie* réussit «en quelque façon» sur le théâtre²¹, la pièce faisant partie du répertoire de la troupe royale à l'Hôtel de Bourgogne entre 1642 et 1646²². L'œuvre fut imitée en vers en 1660 par Jean Magnon, qui parle, dans son «Au Lecteur» de *Zénobie reine de Palmyre*, du «beau succès» de la tragédie en prose du «fameux Monsieur l'Abbé d'Aubignac»²³.

Plusieurs documents du dix-septième siècle attribuent une quatrième pièce à d'Aubignac, *Le Martyre de S^{te} Catherine*, publiée en 1649²⁴. L'œuvre conservée, qui

(11) *La Cyminde ou les deux victimes, tragédie en prose*, Paris, François Targa, 1642, «Le Libraire au lecteur».

(12) *A History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*, t. II, vol. I, pp. 357, 359, 361, 367. Il s'agit de la scène III, 6.

(13) Cf. GEORGES VÉDIER, *Origine et évolution de la dramaturgie néo-classique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1955, p. 115.

(14) *Ibid.*, pp. 115-116.

(15) FRANÇOIS ET CLAUDE PARFAICT, *Dictionnaire des théâtres de Paris*, 7 vol., Paris, Rozet, 1767, t. IV, p. 276.

(16) *Dictionnaire portatif historique et littéraire des théâtres*, Paris, Jombert, 1763, p. 371.

(17) «[...] j'ai d'autrefois fait en prose jusqu'à deux ou trois Actes, mais l'impatience des Poètes ne pouvant pas souffrir que j'y misse la dernière main, et se présumant être assez forts pour achever sans mon secours, y a tout gâté», ABBÉ D'AUBIGNAC, *Quatrième dissertation concernant le poème dramatique, servant de réponse aux calomnies de M. Corneille*, in *Dissertations contre Corneille*, éd. Nicholas HAMMOND et Michael HAWCROFT, Exeter, University of Exeter Press, 1995, p. 138. Il s'agit de *Palène*, publiée en 1640, et de *La Vraie Didon* (1642) de Fran-

çois Le Métel, seigneur de Boisrobert (1592-1662), et de *Manlius Torquatus* (1662), tragi-comédie écrite par Marie-Catherine Desjardins et jouée en 1662. Cf. CHARLES ARNAUD, *Les Théories dramatiques au XVII^e siècle: étude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac*, Paris, 1887; réimpr. Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 272.

(18) «[...] on m'en a montré plusieurs dont j'ai dit mes sentiments qui n'ont pas été suivis; j'ai donné l'ouverture de quelques sujets que l'on a fort mal disposés», ABBÉ D'AUBIGNAC, *Quatrième dissertation*, p. 138.

(19) *Lettres de Jean Chapelain*, publiées par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE, 2 vol., Paris, Imprimerie Nationale, 1880-1883, t. I, p. 598.

(20) ABBÉ D'AUBIGNAC, *Quatrième dissertation*, p. 138.

(21) *Défense de la Sophonisbe*, in *Recueil de dissertations*, t. I, p. 157.

(22) S. WILMA DEIERKAUF-HOLSBOER, *Le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne*, 2 vol., Paris, Nizet, 1970, t. II, p. 29.

(23) JEAN DE MAGNON, *Zénobie reine de Palmire*, Paris, Christophe Journal, 1660.

(24) Cette pièce en vers fut publiée en 1649 à Lyon, chez Pierre Compagnon (in-4^e), et à Caen,

est en vers, n'est probablement pas le travail de d'Aubignac, qui ne reconnut jamais sa paternité d'une pièce versifiée même lorsque ses talents de versificateur furent remis en question par ses contemporains. Les catalogues de la Bibliothèque nationale de France attribuent *Le Martyre de S^{te} Catherine* à d'Aubignac ou à Marthe Cosnard dont la seule œuvre certaine est *Les Chastes martyrs, tragédie chrétienne*, publiée en 1650. Une *Sainte Catherine* est attribuée à d'Aubignac et une autre à Saint-Germain par Maupoint²⁵ et par les frères Parfaict²⁶. Selon le catalogue de Soleinne, l'œuvre publiée à Lyon est celle de Saint-Germain, auteur de la tragi-comédie *Grand Timoléon de Corinthe* (1641)²⁷.

Charles Arnaud affirme que *S^{te} Catherine* est l'adaptation d'une pièce écrite en prose par d'Aubignac²⁸, conclusion soutenue par Hélène Baby²⁹. Lancaster est d'un avis contraire, déclarant que la tragédie est l'œuvre de quelque dramaturge provincial dont l'identité est inconnue, et que la version en prose n'a sans doute jamais existé³⁰. Scherer est silencieux à ce sujet. René Bray affirme que d'Aubignac est l'auteur de quatre tragédies sans en identifier les titres³¹.

Tenant compte du fait qu'une adaptation en vers d'une pièce de théâtre en prose comporte souvent des changements à part celui du mode d'expression, il faut signaler qu'il y a trois similitudes saisissantes entre *Le Martyre de S^{te} Catherine* et les trois pièces de d'Aubignac. En premier lieu, le rôle principal de chacune des tragédies est attribué à une femme dont le nom figure dans le titre de la pièce. Deuxièmement, le thème de l'amour est au centre des intrigues, l'héroïne de chaque pièce étant courtisée par son ennemi. En troisième lieu, le thème de la souveraineté masculine est présent dans les quatre œuvres. Il va de soi que ces composants communs ne constituent pas une preuve de la paternité de d'Aubignac à l'égard d'une pièce de martyre. Il y a, après tout, des dissemblances entre *S^{te} Catherine* et les trois autres tragédies. La différence la plus frappante porte sur le dénouement, l'auteur de *S^{te} Catherine* négligeant de répondre à l'attente du spectateur que Maximin sera puni pour ses crimes. Ce

chez Eleazar Mangeant (in-8°). L'édition de Lyon est maintenant perdue. Nous savons qu'il s'agit de la même œuvre grâce au catalogue de Soleinne qui cite six vers de l'édition de Lyon (*Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, catalogue rédigé par Paul Lacroix, 9 parties en 6 vol., Paris, Administration de l'Alliance des Arts, 1843-1845, § 1190, t. I, p. 264). Les catalogues de la Bibliothèque nationale de France identifient un exemplaire du *Martyre de Ste Catherine*, publié à Caen, chez Mangeant, en 1640: cote 4-BL-3583 (2,1), Arsenal. Cette date n'est pas exacte. Il s'agit plutôt d'une édition publiée en 1650, «Sur la copie Imprimée à Caen, chez ELEAZAR MANGEANT», in-4°. Plusieurs éditions de la tragédie parurent après 1650: Paris, E. Loyson, 1666, in-12°; Rouen, J.-B. Besogne, 1700, in-12°; Troyes, sur la copie imprimée à Rouen, chez J.-B. Besogne, 1700, in-12°; Caen, J.-J. Godes, 1705, in-12°; Troyes, Vve de Jacques Oudot, 1718, in-12°; Troyes, Pierre Garnier, sans date, in-12°; sans date ou lieu de publication, in-12°. La pièce fut publiée aussi chez G. de Luyne, à Paris en 1666, in *Recueil de tragédies saintes*, contenant trois autres pièces: *L'illustre Olympie ou le Saint Alexis* (1644 et 1645) par Nicholas-Marc Desfontaines, *Saint Eustache* (1649) par Balthazar Baro et *Saint Genest* (1647) par Jean de Rotrou.

(25) *Bibliothèque des théâtres*, Paris, Prault, 1733, p. 276.

(26) *Dictionnaire des théâtres de Paris*, t. II, p. 63.

(27) *Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, § 1190, t. I, p. 264.

(28) *Les Théories dramatiques au XVII^e siècle*, pp. 271-272.

(29) Hélène BABY, «Introduction», in ABBÉ D'AUBIGNAC, *La Pratique du théâtre*, éd. H. BABY, Paris, Champion, 2001, p. 15.

(30) *A History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*, t. II, vol. II, pp. 668-669. Lancaster affirme: «As for d'Aubignac, he never admitted treating this subject and was not favorable to religious plays, while none of his contemporaries refers to it as his», *ibid.*, p. 669. En fait, d'Aubignac est d'avis que les pièces chrétiennes devraient seulement être lues et jamais représentées publiquement à cause des comédiens impies du théâtre français (*La Pratique du théâtre*, p. 457). Pourtant, sa *Pucelle d'Orléans* peut être considérée comme une pièce religieuse en plus d'être une œuvre politique.

(31) *La Formation de la doctrine classique en France*, p. 358. Le *Catalogue* du duc de La Vallière (1708-1780) indique l'existence d'un manuscrit d'une autre pièce de d'Aubignac, une «comédie en cinq actes, en vers», intitulée *L'Heureux prodige*. La Vallière écrit: «[...] paraît original, de la main même d'Hédelin d'Aubignac; il vient de sa bibliothèque», cité par ARNAUD, *Les Théories dramatiques au XVII^e siècle*, p. 275n. Ce manuscrit n'a pas encore été retrouvé.

dénouement va à l'encontre de la pratique de d'Aubignac, qui, dans les trois pièces en prose, se montre d'accord avec la croyance de La Mesnardière que les vices doivent être toujours punis³². Tout compte fait, il faut avouer que la question portant sur l'existence d'une *S^{te} Catherine* par notre auteur est encore en suspens.

La Prose

Pourquoi d'Aubignac décida-t-il de rédiger en prose ses pièces de théâtre pendant une période où la forme versifiée jouissait d'une grande popularité? À la différence de La Serre, qui fut indifférent aux vers, et de Desmarets, La Calprenède, Scudéry et Du Ryer, dont l'expérimentation avec la prose semble avoir été motivée par le succès d'autres pièces de cette forme³³, d'Aubignac fut certainement influencé par les critiques de l'époque qui préconisaient la règle de la vraisemblance. Honoré d'Urfé s'appuya sur cette notion pour justifier son emploi des vers mêlés dans *La Sylvanire* (1627):

[...] n'est-il pas vrai que les Italiens ont eu raison de bannir les rimes de leurs Tragédies, Comédies, Pastorales et semblables, puisqu'aussitôt que l'on les fait parler en rime, l'on sort incontinent de cette vraisemblance qui est leur principal but? Car qui serait celui que se pourrait empêcher de rire, s'il oyait un roi à la tête de son armée parler en rime à ses Soldats, ou bien un Marchand faire ses comptes avec son Facteur en vers rimés? Et n'est-ce pas commettre cette même faute que de rimer les Tragédies et les Comédies?³⁴

Se prononçant en faveur de l'instauration de la prose au théâtre, Chapelain parle de «la tyrannie de la rime [qui] ôte toute la vraisemblance au théâtre et toute la créance à ceux qui y portent quelque étincelle de jugement»³⁵. Érigeant en exemple les pièces en prose et en vers non rimées des dramaturges italiens et espagnols, il conclut: «Nous seuls, les derniers des barbares, sommes encore en cet abus [...]»³⁶. D'Aubignac fut du même avis, les mots du libraire de *La Pucelle d'Orléans* étant sans doute ceux du dramaturge:

[...] bien que la Poésie ait beaucoup plus d'agréments, elle a toujours la contrainte de la mesure et des rimes qui lui ôte beaucoup de rapport avec la vérité: et j'estime que la vraisemblance des choses représentées, ne donne pas moins de grâce et de force à la prose, que la justesse et la cadence aux vers³⁷.

D'ailleurs, la notion de vraisemblance forme le pilier de la doctrine de notre théoricien:

(32) HIPPOLYTE-JULES PILET DE LA MESNARDIÈRE, *La Poétique*, Paris, Sommaille, 1639; réimpr. Genève, Slatkine, 1972, p. 107.

(33) Cf. BRAY, *L'Introduction des vers mêlés sur la scène classique*, pp. 460-461.

(34) «Préface» à *La Sylvanire, ou La morte-vive*, in GIOVANNI DOTOLI, *Temps de préfaces: le débat théâtral en France de Hardy à la querelle du «Cid»*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 170. La préface fut écrite en 1625. Sur l'influence italienne dans la théorie de d'Urfé, voir l'article de DANIELA DALLA VALLE, *L'italianisme dans les poétiques baroques françaises:*

la préface de «La Sylvanire» d'Honoré d'Urfé, «XVII^e Siècle», 79, 1968, pp. 3-15.

(35) *Lettre sur la règle des vingt-quatre heures*, in *Opuscules critiques*, éd. Alfred HUNTER, Paris, Droz, 1936, p. 126.

(36) *Ibid.* Sur la contestation de l'alexandrin au dix-septième siècle, voir l'article de DANIELA DALLA VALLE, *L'alexandrino contestato. Stanze, versi liberi e prosa nel teatro francese del Seicento*, «Micromégas», 1976, pp. 97-128.

(37) *La Pucelle d'Orléans*, «Le Libraire au lecteur».

Voici le fondement de toutes les Pièces du Théâtre, chacun en parle et peu de gens l'entendent; voici le caractère général auquel il faut reconnaître tout ce qui s'y passe; En un mot la Vraisemblance est, s'il le faut ainsi dire, l'essence du Poème Dramatique, et sans laquelle il ne se peut rien faire ni rien dire de raisonnable sur la Scène³⁸.

On s'attendrait, donc, à ce que ce précepte ait été invoqué par d'Aubignac pour défendre l'emploi de la prose au théâtre. Chose étonnante, l'abbé reste officiellement muet sur ce sujet. Son *Apologie de la Prose contre les Vers*, mentionnée dans «L'Avis des libraires au lecteur» de *Zénobie*, ne vit jamais le jour. Ce travail proposé se transforma en quelques phrases seulement dans sa *Pratique du théâtre*, l'auteur soutenant que les alexandrins à rime plate au théâtre doivent être pris pour la prose:

Pour l'entendre, il faut présupposer, que les grands vers de douze syllabes, nommés *Communs* dans les premiers Auteurs de la Poésie Française, doivent être considérés au Théâtre comme de la prose: car il en est de ces sortes de vers comme des Iambes, qui selon la doctrine d'Aristote furent choisis pour les Tragédies par les Anciens, à cause qu'ils approchent plus de la prose que tous les autres, et qu'ordinairement en parlant Grec ou Latin, on en fait sans y penser³⁹.

Comme l'affirme Baby, cette acceptation de la convention des vers au théâtre n'est pas sans ambiguïté:

[...] d'Aubignac admet que les vers communs soient la représentation conventionnelle du discours courant [...], mais, en même temps, affirme qu'ils participent véritablement, dans la réalité, au discours quotidien et fait «sans préméditation» [...] Cette ambiguïté signale que d'Aubignac n'est pas convaincu⁴⁰.

Les remarques de d'Aubignac constituent un aveu, fait à contrecœur, de la futilité de combattre la popularité de la forme versifiée, sentiment exprimé par Chapelain vingt-sept ans plus tôt⁴¹.

Ce changement de position démontre aussi la sensibilité de d'Aubignac quant à son manque de talent de versificateur dans un siècle où la forme versifiée devient l'objet d'un sentiment de révérence. Cette sensibilité se manifesta de nouveau lorsque Pierre Corneille, en 1660, lança le défi suivant à ses critiques:

Il est facile aux spéculatifs d'être sévères, mais, s'ils voulaient donner dix, ou douze poèmes de cette nature au public, ils élargiraient peut-être les règles, encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience, quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre⁴².

Bien que les remarques de Corneille se rapportent à la difficulté de respecter les trois unités, en particulier celle de lieu, d'Aubignac se mit tout de suite sur la défensive concernant ses propres talents de versificateur:

(38) *La Pratique du théâtre*, p. 123.

(39) *Ibid.*, pp. 383-384. CHARLES SOREL traitera cette question, quatorze ans plus tard, dans son ouvrage *De la connaissance des bons livres*, publié en 1671. Le troisième traité remettra en question l'utilité des vers au théâtre: «On peut donc supposer que la Prose est plus agréable pour les Pièces de Théâtre, que n'est la Poésie, puisqu'on veut bien que la Poésie lui ressemble», *De la Poésie Française, de ses différentes espèces, & principalement de*

la Comédie, in *De la connaissance des bons livres, ou Examen de plusieurs auteurs*, Paris, A. Pralard, 1671, p. 218.

(40) *Ibid.*, p. 384n.

(41) «[...] et qui pis est, je ne vois pas comment nous le pourrions quitter», CHAPELAIN, *Lettre sur la règle des vingt-quatre heures*, p. 126.

(42) PIERRE CORNEILLE, *Discours des trois unités*, in *Œuvres complètes III*, éd. Georges COUTON, Paris, Gallimard, 1987, p. 190.

Ce n'est pas que M. Corneille puisse absolument faire sa maxime erronée contre moi; car vous savez, Madame, que j'ai quelque connaissance de la poésie, et que quand il me plaît, je fais des vers qui ne déplairaient pas au Théâtre. [...] Enfin pour ne pas m'entendre sur la considération de mon intérêt, je ferai des vers quand il me plaira [...]⁴³.

Dans sa *Quatrième dissertation*, nous décelons la rancœur de d'Aubignac contre le prestige de la forme versifiée. Parlant de *La Pucelle d'Orléans* et de *La Cyminde ou les deux victimes*, que Richelieu fit mettre en vers, l'abbé soutint que «les Poètes en changèrent tellement l'économie qu'ils [les ouvrages] n'étaient plus reconnaissables»⁴⁴. Une déclaration affirmant le contraire se trouve dans «Le Libraire au lecteur» de *La Pucelle d'Orléans*:

[...] celles qui furent jouées l'année dernière sous ces deux titres, n'en sont en rien différentes, sinon que les unes sont en vers, et les autres en prose, mais au reste toutes semblables, soit au dessein, soit en l'économie ou aux pensées.

D'Aubignac avait-il raison de se plaindre de ces adaptations, ou s'agissait-il seulement du dépit de sa part? En ce qui concerne *La Pucelle d'Orléans*, à part la scène II, 2, où un passage entier est supprimé⁴⁵, et quelques différences dans sept autres scènes⁴⁶, la pièce versifiée respecte l'ordre et le contenu des répliques de l'œuvre originale. Les dissemblances entre les deux pièces sont minimes. Le Comte de la pièce en vers paraît plus passionné pour la Pucelle que celui de l'œuvre en prose, et le Duc ressent plus vivement le regret de son comportement que le même personnage dans la pièce de d'Aubignac. De plus, quelques détails horribles évoqués par la Pucelle, à la scène II, 5, et par le Baron, à la scène V, 5, sont éliminés par l'auteur de la pièce en vers, signalant le même souci des mœurs que l'on voit généralement dans la seconde moitié du siècle. L'auteur de la pièce en vers ne fait mention, à la première scène, ni du ciel qui s'ouvre ni de la machine élevée. De plus, il supprime toutes les notes marginales historiques de d'Aubignac. Quoiqu'il garde la didascalie «Le Théâtre se referme» à la fin du troisième acte, l'auteur passe sous silence la toile de devant. Lancaster affirme erronément que l'auteur de l'adaptation élimine un passage de la scène II, 3, alors que la scène en question est II, 2. Il écrit aussi que le personnage d'Aronte est supprimé⁴⁷. Bien que ce nom ne figure pas sur la liste des personnages au début de la pièce en vers, Aronte paraît à la scène I, 8, comme il le fait dans la pièce de d'Aubignac. Les autres changements sur la liste des personnages sont les suivants: «IEANNE d'ARCQ, dite la Pucelle d'Orleans», dans l'adaptation en vers, plutôt que «IEANNE d'ARCQ, dite la Pucelle», «LE COMTE DE VARVIC», plutôt que «RICHARD, Comte de Vvaruick», «LE DUC de SOMMERSET», plutôt que «EMOND, Duc de Sommerset», «LE BARON DE TALBOT», plutôt que «JEAN DE TALBOT, Baron de Salopie», «DESTIVET», plutôt que «DESPINET», «LA COMTESSE DE VARVICK», plutôt que «LA COMTESSE de Vvaruick», «DALINDE, sa confidente», plutôt que «DALINDE, Suivante de la Comtesse», Canchon, Mide et Destivet identifiés comme «Anglais», plutôt que «Juges», Varvic, Sommerset et Talbot identifiés aussi comme «Anglais», «GARDES», plutôt que «DEUX GARDES» et «SOLDATS», et «PEUPLE», plutôt que «Chœur des Soldats et du Peuple».

(43) *Seconde dissertation concernant le poème dramatique, en forme de remarques sur la tragédie de M. Corneille, intitulée Sertorius. À Madame la duchesse de Rohan*, in *Dissertations contre Corneille*, p. 26.

(44) P. 138.

(45) Il s'agit du dialogue qui commence par «Quoi? la magie est-elle pas un crime capital?» et

qui finit par «[...] si ma conscience ne me justifie je ne serai jamais satisfait».

(46) Il s'agit des scènes I, 2, I, 3, I, 5, IV, 2, V, 3, V, 5 et V, 7.

(47) *A History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*, t. II, v. I, pp. 360-361.

Cette liste s'intitule «PERSONNAGES», dans l'adaptation en vers, plutôt qu'«ACTEURS». En dépit de ces dissemblances, la déclaration de d'Aubignac selon laquelle sa *Pucelle* n'était pas aisément reconnue paraît au total peu recevable.

En revanche, l'adaptation en vers de *La Cyminde ou les deux victimes* comporte deux scènes de moins que la pièce de d'Aubignac⁴⁸. Les différences majeures entre *La Cyminde* en prose et l'adaptation en vers sont les suivantes: le changement du nom du héros Arincidas à Lisidas, le changement du nom du royaume de Coracie à Sarmacie, le changement du nom d'Eryone à Hesione, l'élimination du personnage de Dorcas, l'addition d'un page qui paraît aux scènes V, 5 et V, 6, la suppression de quelques indications scéniques et l'identification des deux bourgeois Licaste et Erymant. Lancaster affirme erronément que ce dernier est un page. D'autres changements qui se trouvent sur la liste des personnages sont les suivants: «Cyminde, Demoiselle d'Albanie, depuis peu femme de Lisidas», dans l'adaptation en vers, plutôt que «Cyminde, Damoiselle d'Albanie femme d'Arincidas», et «Deux troupes de Bourgeois», plutôt que «Troupe de Citoyens d'Astur». De plus, les indications scéniques sont moins précises dans l'œuvre versifiée. Bien que les intrigues soient identiques, Colletet se donne carte blanche dans la création du dialogue. Son roi est plus impétueux et son Ostane est plus passionné que les personnages homologues de la pièce en prose. En général, les personnages de Colletet sont beaucoup plus verbeux que ceux de d'Aubignac, les exigences de la versification conduisant à un plus large développement des idées ou parfois à une répétition des pensées des personnages à cause du besoin de créer des distiques. La déclaration de d'Aubignac, selon laquelle ses pièces, une fois mises en vers, n'étaient plus reconnaissables, se vérifie en effet pour *La Cyminde*.

Par contraste avec les deux autres pièces, *Zénobie* ne fut pas mise en vers dans les années 1640. L'adaptation de Magnon, écrite une vingtaine d'années plus tard, n'est pas fidèle à l'intrigue de la tragédie originale⁴⁹. Le point de vue de d'Aubignac sur la valeur de cette œuvre n'est pas connu. Le dramaturge aurait sans doute répété l'assertion que son ouvrage était méconnaissable, trouvant mauvais qu'un autre dramaturge avait essayé d'améliorer sa pièce en la versifiant.

Compte tenu du sort de *La Pucelle d'Orléans* et de *La Cyminde ou les deux victimes*, nous en concluons que l'abbé d'Aubignac fut contrarié par le relatif succès des adaptations de ses deux premières pièces. Son emploi exclusif de la prose dans ses ouvrages dramatiques démontrerait ses talents limités de versificateur, point faible qui le rendit à la fois indifférent au prestige des vers et hostile aux pièces imitatrices de ses œuvres. Son abandon de la règle de la vraisemblance, au sens strict, en faveur de l'alexandrin constitue un compromis dans son système dramaturgique. Face aux courants de l'opinion publique et critique de son époque, d'Aubignac théoricien apporte un soutien réticent à la convention de la versification, le silence qu'il s'impose concernant l'emploi légitime de la prose au théâtre se trouvant en désaccord avec sa pratique.

B. J. BOURQUE

(48) Colletet combine les scènes I, 4 et I, 5 ainsi que les scènes II, 5 et II, 6 de la pièce en prose. Il élimine la scène II, 2 et ajoute une septième scène à l'acte III.

(49) Les différences majeures entre *Zénobie* de d'Aubignac et l'adaptation en vers sont les suivantes: l'élimination des rôles de Marcellin, Cléade, Valère, Jule et des deux fils de Zénobie, Timolaus et Henennian; l'addition d'Odénie, fille de la reine, et de Martian, lieutenant général d'Aurélien. Dans la pièce de Magnon, Zabas est amoureux de Zénobie, et Timagène de la princesse. L'empereur

romain, qui auparavant aimait la reine de Palmyre, devient amoureux, lui aussi, d'Odénie. De plus, les dénouements ne s'accordent pas. Dans la tragédie de Magnon, Zabas et Zénobie se suicident, tandis que Timagène et Odénie deviennent prisonniers d'Aurélien et seront exhibés au public dans le triomphe du vainqueur. Par contre, l'œuvre de d'Aubignac se termine par le suicide de la reine, Zabas et Timagène ayant succombé, plus tôt dans la pièce, à leurs blessures. De plus, l'empereur lui-même envisage de se donner la mort.

Les “Observations” de Crevier sur “L’Esprit des lois”

«La première loi de l’histoire m’obligeait de dire le vrai»¹.

Que savons-nous de Jean-Baptiste Crevier († 1765), disciple de Charles Rollin et correspondant de J.-J. Rousseau²? Peu de choses, sinon rien. Son œuvre historique, abondante, maintes fois rééditée et traduite en plusieurs langues, n’a fait l’objet d’aucune étude. Pourtant, ce professeur de rhétorique, aujourd’hui illustre inconnu, jouissait de son vivant d’une grande notoriété au sein de l’Europe savante. Outre ses travaux didactiques, Crevier a publié une critique de Montesquieu: *Observations sur le livre de L’Esprit des lois*.

La première partie de notre enquête, réalisée d’après des sources rares et inédites, propose un bref éclairage sur la vie du professeur et spécialiste de l’Antiquité romaine. Vient ensuite une lecture synthétique de ses *Observations*, un livre qui a suscité beaucoup de commentaires.

Jean-Baptiste Crevier

Ce «professeur de rhétorique domine la dernière période du collège» de Beauvais³. Chronologiquement, elle se situe au seuil des Lumières. Titulaire de la chaire d’éloquence, Crevier, l’un des «maîtres les plus renommés»⁴ de l’Université de Paris,

(1) J.-B. CREVIER, *Histoire de l’Université de Paris*, Paris, Desaint & Saillant, 1761, in-12, t. I, p. XXII.

(2) Voir *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. R. LEIGH, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1969, t. VIII, p. 83: «Troisième omission. M. Crevier; comme probablement vous [F. Coindet] ne savez pas son adresse il faut envoyer son exemplaire [Préface de la *Nouvelle Héloïse*] avec son nom à M. de Mauléon» (lettre datée du 10 février 1761); *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de R. TROUSSON et F. EIGELDINGER, Paris, Champion, 1996, art. «Crevier».

(3) M.-M. COMPÈRE, *Les Collèges français XVI^e-XVIII^e siècles*. Répertoire 3-Paris, INRP, 2002, p. 97. Comme Rollin, Crevier était connu pour ses travaux théoriques sur l’éducation. Voir M. GRANDIÈRE, *L’Idéal pédagogique en France au dix-huitième siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998, p. 413. Notons que L.-S. MERCIER a répertorié le disciple de Rollin dans son *Tableau de Paris*: «Crevier, ancien professeur» (sous la dir. de J.-Cl. BONNET, Paris, Mercure de France, 1994, t. I, ch. CCCI «Auteurs nés à Paris», p. 384). Sur Crevier, voir *Opuscules de feu M. Rollin*, Paris, Estienne, 1771, in-12, t. I, p. 81: «Nous ne pouvons disconvenir, pour dire un mot des qualités personnelles de M. Crevier, qu’il

n’avait pas dans la société cette douceur et cette aménité qui caractérisaient M. Rollin. Un certain ton de raideur auquel M. Crevier s’était habitué, ne prévenait pas en sa faveur; mais ce défaut n’était qu’extérieur»; Ch. PALISSOT DE MONTENOY, *Le Nécrologe des hommes célèbres de France*, Maestricht, J.-E. Dufour, 1775, t. I, «Année 1766», p. 145; J. DE VIGUERIE, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières 1715-1789*, Paris, R. Laffont, 1995, p. 888; B. NOGUÈS, *Des intellectuels entre Église et État*, Université de Paris 1, thèse dactyl., 2002, p. 379. S’agissant de la *Rhétorique française* (Paris, Desaint et Saillant, 1765, 2 vol., in-12) de Crevier, elle fut régulièrement rééditée (1767, 1770, 1788), jusqu’au début du dix-neuvième siècle. Voir *Le Patrimoine de l’éducation nationale*, sous la dir. de D. ALEXANDRE-BIDON, Charenton-le-Pont, Flohic Éd., 1999, p. 255; *Histoire de la rhétorique dans l’Europe moderne 1450-1950*, sous la dir. de M. FUMAROLI, Paris, PUF, 1999, pp. 953-954; A. MONGLOND, *La France révolutionnaire et impériale*, Paris, Imp. Nationale, 1963, t. IX, col. 840-841.

(4) Ch. JOURDAIN, *Histoire de l’Université de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1862-1866, L. III, ch. III, p. 350. Voir aussi les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* de l’abbé Desfontaines,

a initié plusieurs générations d'élèves à l'art de bien parler. Aussi «l'État lui doit l'éducation des plus grands magistrats, des prélats les plus célèbres [et] des militaires les plus distingués»⁵. Cet ami de Port-Royal et virulent opposant à la bulle *Unigenitus* a été sévèrement sanctionné par Louis XV. Il fut à l'instar de Gibert, professeur de d'Alembert, exclu de toutes les instances de l'Université⁶:

Une vie comme la sienne [Crevier], presque toute consacrée à la littérature profane, ne paraît pas d'abord pouvoir être l'objet de nos *Mémoires*. Mais à la qualité d'homme de lettres M. Crevier joignit celle du bon chrétien; il fut sincèrement attaché aux maximes du royaume, à toutes les vérités compromises par la bulle, et par une suite nécessaire à l'appel et aux appelants: il eut même l'honneur d'être un de ceux qui, pour leur attachement à ces précieuses vérités, se sont trouvés depuis plus de vingt-cinq ans exclus des assemblées de l'Université et privés de toute voix active et passive.

Quant aux publications de Crevier, imposantes, l'Antiquité romaine occupe une place de choix. Philologue de renom, Crevier est l'auteur d'une «grande édition, très estimée de Tite-Live»⁷ (*T. Livii Patavini historiarum ab urbe condita libri qui supersunt XXXV*). Elle fut publiée entre 1735 et 1742 (6 vol., in-4°)⁸, après plusieurs années de recherches. Lors de cette phase d'élaboration, «Monsieur Crevier [...] a soigneusement consulté les manuscrits, les plus anciennes et les bonnes éditions, n'introduisant rien dans le texte qui ne fut fondé sur l'autorité des uns ou des autres»⁹. Les éloges de P.-Cl. Daunou¹⁰, insérés dans sa sixième leçon, «Jugements sur l'ouvrage de Tite-Live, et tableau général des sources où l'on peut puiser la connaissance des *Annales romaines*», donnée au Collège de France en 1819, en disent long sur la notoriété de Crevier parmi les historiens du dix-neuvième siècle.

Sollicité par Rollin, accablé par les infirmités de la vieillesse¹¹, Crevier a apporté son aide en tant que réviseur de l'*Histoire romaine*, avant de la continuer après le décès de son maître. De cette collaboration, Rollin, amplement satisfait, a exprimé dans son testament sa profonde reconnaissance à son héritier¹²:

Avignon, P. Girou, 1745, t. VI, p. 25: «Le collège de Beauvais [...] et son professeur de rhétorique, M. Crevier, dévoué au bon goût des Anciens, a célébré les louanges de notre monarque [Louis XV], non comme Pline a loué Trajan, mais comme Cicéron a loué César»; P. ALLETZ, *Modèles d'éloquence latine*, Paris, Brunet, 1775, in-12, pp. 84-87: «Quels rois sont de vrais héros?» (discours prononcé par Crevier en 1744).

(5) J.-F. DREUX DU RADIER, *Le Censeur impartial ou défense de messieurs Crevier et d'Alembert*, Cologne, 1758, in-8°, p. 20.

(6) *Nouvelles ecclésiastiques* du 20 mars 1766, p. 51.

(7) E. GIBBON, *Mémoires*, trad. de l'anglais par G. VILLENEUVE, Paris, Criterion, 1992, p. 124.

(8) Sur cette édition, voir P. CONLON, *Le Siècle des Lumières. Bibliographie chronologique*, t. III, 1730-1736, Genève, Droz, 1984, notice 35: 704; C. VOLPILHAC-AUGER, *La Collection ad usum Delphini. L'Antiquité au miroir du Grand siècle*, Grenoble, ELLUG, 2000, pp. 43-44. Régulièrement rééditée, cette édition de Tite-Live est conservée dans plusieurs bibliothèques européennes: voir *General catalogue of printed books*, London, British Museum, 1966, t. 45, col. 1073; C. PÉREZ BARRIOCANAL, E. SACRISTÁN MARÍN, *Catálogo de impresos de los siglos XV-XVIII de la Biblioteca del Monasterio de Yuso*, San

Millán de la Cogolla, La Rioja, 1999, notice 4028. Notons enfin que L. de Jaucourt mentionne cette édition dans *L'Encyclopédie*, art. «Padoue», avec une date de parution (1733) erronée.

(9) *Mémoires de Trévoux*, février 1737, art. 20, pp. 322-323. Pour sa part, Crevier a réfuté les critiques implicites publiées dans cette feuille: *Réponse de M. Crevier aux journalistes de Trévoux*, Paris, Quillau et Desaint, 1737, in-4°, 8 p. «Le public remarque avec plaisir combien M. Crevier a eu soin d'éviter cet étalage d'érudition inutile, défaut ordinaire des commentateurs qui a si fort indisposé ce siècle contre eux», ajoute le rédacteur de la *Bibliothèque française, ou histoire littéraire de la France*, t. XXIII, Première partie, 1736, art. 14, p. 183. Voir enfin le *Journal des savants*, juin 1736, pp. 359-360.

(10) *Cours d'études historiques*, Paris, Firmin Didot, 1846, t. XIII, p. 172.

(11) Voir *Correspondance littéraire du Président Boubier*, n° 1, éd. H. DURANTON, Centre de Saint-Étienne, 1974, p. 34: «On commence l'impression [...] d'un nouveau volume de la dissertation de M. Rollin qui, à l'âge de 80 ans, craint d'être prévenu par la mort, travaille sans relâche à achever son histoire romaine» (lettre de D.-F. Secousse à Boubier, 12-7-1740).

(12) Archives Nationales, Munitier Central, cote Et - CXV - 530. «Quel moyen de ne pas pleurer

J'ai nommé et institué mon légataire universel en tous mes biens, meubles et immeubles, Monsieur Crevier Professeur de rhétorique au Collège de Beauvais; et je lui donne et lègue tous mes biens pour en disposer en propriété. Je le regarde comme un de mes meilleurs sujets de l'Université. D'ailleurs, il m'a rendu des services très considérables en voulant bien se donner la peine de revoir et corriger mes écrits avant que je les donnasse à l'imprimeur. Je nomme aussi le même Monsieur Crevier exécuteur de mon présent testament.

La réception de l'*Histoire romaine*¹³ de Crevier au sein de la République des Lettres comme dans la presse européenne rappelle à bien des égards celle de son défunt professeur. Ainsi, les articles de recension dithyrambiques louent à la fois son érudition et la clarté de sa narration. En somme, l'écriture de l'histoire chez Crevier, fin pédagogue, est conçue à la portée d'un large public, celui des honnêtes hommes¹⁴.

Ce volume de l'*Histoire romaine* est extrêmement intéressant. On y voit une suite non interrompue de révolutions et de grands événements, dont le bel ordre présente au lecteur une charmante perspective. À cette belle ordonnance du sujet, l'auteur [Crevier] joint un style simple, vif, naturel, net et précis. Ce n'est point un historien qui écrit en orateur. Il a de l'éloquence qui convient parfaitement à la matière qu'il traite.

Enfin, Crevier, fidèle à l'enseignement de Rollin, a, une fois son *Histoire romaine* achevée, poursuivi ses travaux dans le sillage de son défunt professeur¹⁵: «Il [Crevier] a cru devoir borner tous ses efforts, à prendre le goût dont son cher et respectable maître [Rollin] lui a tracé le modèle»¹⁶. Son *Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin* (1749-1755, 12 vol., in-12), connue de J.-J. Rousseau¹⁷, traduite en plusieurs langues (anglais 1755-1760, allemand 1756-1769, italien 1762)¹⁸ et régulièrement rééditée¹⁹, fut largement diffusée dans l'Europe des Lumières.

amèrement tant de biens qui viennent de nous être enlevés! [...] Pleurez, jeunes gens, un père, un maître destiné par une providence spéciale à vous instruire, et si fidèle à remplir sa destination», écrit Crevier dans son éloge funèbre de Rollin, *Histoire de l'Université de Paris*, op. cit., t. II, pp. 498-499.

(13) Voir Ch. GRELL, *Le Dix-huitième siècle et l'Antiquité en France 1680-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 42; LAFFONT-BOMPIANI, *Le Nouveau dictionnaire des œuvres*, Paris, R. Laffont, 1994, art. «Histoire Romaine de Rollin». Sur la traduction anglaise des travaux historiques de Crevier, voir D. CULPIN, *Catalogue des ouvrages du fonds français 1601-1850 conservés dans la Founders Library*, Université du Pays de Galles, Lampeter, Cardiff, University of Wales Press, 1996, notice 373.

(14) *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, oct.-déc. 1745, art. 6, p. 336. Lire aussi la *Bibliothèque française, ou histoire littéraire de la France*, 1746, t. XLII, Seconde partie, art. 6, p. 309. «Cet ouvrage [*Histoire romaine*] a été continué avec succès par le savant M. Crevier, l'un des plus dignes élèves, qui a rempli avec honneur la chaire d'éloquence du collège de Beauvais pendant plusieurs années», P.-Th. HURTAUT-P. MAGNY, *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, Genève, Minkoff reprint (Paris, Moutard, 1779), 1973, t. II, p. 422. «Ce n'est pas que le froid disciple de Rollin, Crevier, soit sans mérite, et n'écrive d'un style naturel et sain», observe A.-F. Villemain, *Cours de littérature française*, Paris, Didier, 1861, t. II, p. 73. Pour sa part, Michelet a lu

ces volumes pour la préparation de son *Histoire romaine* (Paris, Hachette, 1831): voir *Écrits de jeunesse*, éd. P. VIALLANEIX, Paris, Gallimard, 1959, pp. 245, 331.

(15) Voir CREVIER, *Histoire des empereurs romains*, Paris, Desaint & Saillant, 1750, in-4°, Préface, p. V: «Après avoir achevé l'ouvrage entrepris par M. Rollin, et conduit l'histoire romaine jusqu'à la bataille d'Actium, je ne crois pas pouvoir faire un meilleur usage du loisir auquel me réduit une santé affaiblie par le travail de l'enseignement public, que de traiter dans le goût dont mon cher et respectable maître m'a tracé le modèle».

(16) J. DE LA PORTE, *Observations sur la littérature moderne*, La Haye, 1750, t. II, p. 148.

(17) Voir *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, op. cit., t. X, p. 57: «L'anecdote du courtisan de Trajan ou préfet de Vespasien dans les *Lettres à Malesherbes* [...] et dans les *Rêveries du Promeneur solitaire* [...] viendraient des *empereurs romains* de Crevier».

(18) Voir Bayerische Staatsbibliothek. *Alphabetischer Katalog 1501-1840*, München, K.G. Saur, 1987, t. 8, p. 230.

(19) Sur les rééditions, voir J. BLANC, *Bibliographie Italico-Française universelle*, Genève, Slatkine reprints, 1972 (1886), p. 59. Les abrégés de l'*Histoire des empereurs romains* sont nombreux: Crevier de la jeunesse, ou choix des traits les plus intéressants de l'*Histoire des empereurs romains*, Paris, Delaunay, 1813; *Abrégé de l'Histoire des empereurs romains* par Antoine CAILLOT – plusieurs rééditions

Réception des "Observations sur le livre de L'Esprit des lois"

Des querelles relatives à *L'Esprit des lois*, les feuilles périodiques ont relaté par le menu détail les vues contradictoires des partisans et adversaires de Montesquieu. On y lit aussi diverses anecdotes. Publiée dans l'*Année littéraire*, cette information a suscité l'intérêt des lecteurs²⁰:

Je [Fréron] vous [lecteurs] ferai part, à ce sujet, d'une anecdote littéraire qui m'a paru digne de votre attention. Il y a dans Paris un homme de lettres qui a pris la peine d'examiner les soixante-dix premières pages de ce livre [*L'Esprit des lois*] si vanté, et qui, mettant à part la vérité ou la fausseté des principes qu'il établit, s'est borné uniquement à vérifier les passages des différents auteurs qui y sont cités. Il a trouvé dans ces soixante-dix pages un si grand nombre de faits et de citations fausses, tronquées ou altérées, que la discussion qu'il en a faite lui a fourni de quoi remplir deux volumes in-12 qui furent imprimés, et dont on tira cinq cents exemplaires.

Si Fréron s'est contenté de narrer cette anecdote sans mentionner l'identité du critique²¹, les *Mémoires secrets* de Bachaumont (5 janvier 1764), publiés par Pidansat de Mairobert, ont comblé cette lacune²²:

L'auteur anonyme que Fréron avait annoncé dans une de ses feuilles pour avoir fait un relevé considérable des erreurs, omissions, réticences, transpositions de l'auteur de *L'Esprit des lois*, vient de se montrer au grand jour en faisant imprimer son livre qui forme un in-12 assez considérable. C'est M. Crevier.

L'économie des *Observations* étaye l'assertion de Pidansat de Mairobert. Car l'inventaire de Crevier, exhaustif, met en évidence l'ampleur des erreurs et approximations de Montesquieu. Cette longue énumération est approuvée par la presse érudite, tel le *Journal des savants*: «Le résultat de ces discussions [*Observations* de Crevier] est qu'en ce genre l'érudition de M. de Montesquieu est souvent en défaut, et qu'en s'exposerait à de fréquentes méprises, si on le prenait aveuglement pour guide»²³. Pour sa part, Pierre Rousseau, partisan des Lumières, a consacré aux *Observations* un substantiel compte rendu²⁴:

«M. de Montesquieu, dit-il [Crevier], s'exprime sans justesse; car les décemvirs avaient une puissance plus que consulaire; et ils étaient débarrassés de la puissance tribunitienne».

pendant le dix-neuvième siècle (Lille, L. Lefort, 1876, 3^e éd.); D. ÉTIENNE, *Nouvel abrégé de la vie de divers princes illustres [...] tiré des ouvrages de messieurs Rollin, Crevier et d'autres*, Halle, J.-E. Gebauer, 1763, in-8°, 365 pp.

(20) 1763, t. VII, «Lettre VIII: *Lettres sur l'origine de la noblesse française et sur la manière dont elle s'est conservée jusqu'à nos jours* [par l'abbé Mignot de Bussy]», pp. 177-178. Cet extrait est réédité par L. DESGRAVES dans sa *Chronologie critique de la vie et des œuvres de Montesquieu*, Paris, H. Champion, 1998, p. 481.

(21) Il convient de préciser que Fréron n'appréciait guère Crevier: sévèrement critiqué par ce journaliste (*L'Année littéraire*, 1757, t. VIII, pp. 169-184), Crevier s'était plaint auprès de Malesherbes: «J'apprends que dans la feuille de M. Fréron qui va paraître je suis attaqué, et même à ce que l'on m'a dit, indécentement et avec amertume», J. BALCOU, *Le Dossier Fréron*, Genève, Droz, 1975,

p. 204; voir *ibid.*, pp. 204-207: «L'incident Crevier», la réponse de Malesherbes à Crevier (lettre 120). Pour sa part, J.-F. Dreux du Radier a pris la défense de Crevier: voir *op. cit.*, pp. 17-58.

(22) Londres, John Adamson, 1777, t. II, p. 3. Sur cette adresse fictive, voir Ch. CAVE, *Les anecdotes de Pidansat de Mairobert sur Madame Du Barry*, «Elseneur», n° 19, octobre 2004, p. 279.

(23) Mars 1764, p. 187. Lire aussi l'avis d'ANGAR, lecteur, publié dans le «*Mercur de France*», janvier 1764, second volume, pp. 97-100: *Lettre à M. [Pierre] de La Place sur M. le Président de Montesquieu*. Sur les *Observations* de Crevier, cette feuille a publié un court article de recension: février 1764, pp. 126-127.

(24) «*Journal encyclopédique*», 1^{er} février 1764, t. I, Troisième partie, pp. 15-16. Cet article (pp. 3-28) est catalogué par A. CIORANESCU dans sa *Bibliographie de la littérature française du dix-huitième siècle*, Paris, Éd. du CNRS, 1969, notice 21887.

Quel jargon! Le passage de Tite-Live, que M. Crevier rapporte lui-même, prouve qu'en ne créant pas des consuls et des tribuns, la République donnait toute l'autorité de ces magistratures aux décemvirs; quant il serait vrai qu'elle eut été plus étendue, ce ne serait point encore un objet de critique, parce que l'auteur de *L'Esprit des lois*, que M. Crevier n'a pas entendu, ayant à chercher la cause qui, dans l'état florissant de la République fit perdre tout à coup à Rome sa liberté, il trouve cette cause dans la réunion de toute la puissance législative [...] Ainsi plus M. Crevier accordera de puissance aux décemvirs, et plus sa critique sera fausse et injuste.

P. Rousseau, admirateur de Montesquieu, contredit Crevier, historien chevronné, sans toutefois étayer ses objections. En conséquence, la démonstration du journaliste paraît peu convaincante. Quant aux *Nouvelles ecclésiastiques*, feuille janséniste, elles ont pris ouvertement la défense de Crevier²⁵:

C'est à lui [Crevier] qu'on est redevable d'une brochure intitulée, *Observations sur le livre de L'Esprit des lois*, qu'il entreprit sur l'avis de magistrats vertueux. Il y relève une multitude de fautes, tant dans les citations que dans l'interprétation des auteurs anciens, dont on n'aurait pas cru capable un homme aussi renommé que l'est M. de Montesquieu parmi ses sectateurs: et il expose ensuite une partie des principes pernicioeux pour la foi et la morale qui y sont répandus.

Mais les critiques les plus virulentes à l'encontre de Crevier demeurent celles des philosophes. C'est le cas entre autres de Grimm, lequel s'est contenté d'ironiser sur le disciple de Rollin. Cependant, ses propos, par moment véhéments, ne constituent pas une réfutation raisonnée des *Observations*²⁶:

Il [Crevier] vient de publier un volume d'*Observations sur le livre de L'Esprit des lois*. L'irrégion est, selon M. Crevier, le principal défaut de cet ouvrage, qui a acquis une si grande réputation en Europe. M. Crevier le combat de son mieux; mais un bon chrétien est bien à plaindre d'avoir à terrasser un ennemi comme le président de Montesquieu, et il lui est bien difficile d'avoir les rieurs de son côté.

Quant à la réaction du philosophe de Ferney, cinglante, elle est nettement plus forte que celle de Grimm. «C'est cet ouvrage [*Observations*] qui provoqua les critiques acerbes et parfois injustes de Voltaire»²⁷. Après un constat des faits dans une lettre adressée à Marmontel (28 janvier 1764): «On dit qu'un pédant de l'Université écrit déjà contre *L'Esprit des lois*»²⁸, Voltaire fustige sans ambages les *Observations* de Crevier²⁹:

Le malheureux Crevier vous [d'Alembert] désigne assez visiblement dans sa sortie contre les philosophes à la fin de son ouvrage [*Observations*]. Vous devez le remercier, car il vous fournit le sujet d'un ouvrage excellent, et vous pouvez en le réfutant avec le mépris qu'il mérite dire des choses très utiles que votre style rendra très intéressantes. C'est à vous de venger la raison outragée.

(25) Livraison du 20 mars 1766, pp. 51-52.

(26) *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot*, éd. M. TOURNEUX, Paris, Garnier, 1878, t. V, p. 442-443.

(27) *Dictionnaire des lettres françaises*, sous la dir. de G. GRENTÉ, *Le XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1995, art. «Crevier».

(28) J.-F. MARMONTEL, *Correspondance*, éd. J. RENWICK, Université de Clermont-Ferrand, 1974, t. I, p. 89.

(29) *Correspondance*, éd. Th. BESTERMAN, Paris, Gallimard, «Bibl. de La Pléiade», 1981, t. VII,

p. 577. Cette lettre (18 février 1764) est intitulée: «Tu dors, Brutus, et Crevier veille». Voir aussi les lettres suivantes: «A-t-on répondu à ce faquin de Crevier» (Voltaire à Damilaville, 26 février 1764), *ibid.*, p. 588; «Confondez donc ce maraud de Crevier; fessez cet âne qui braie et qui rue» (Voltaire à d'Alembert, 1^{er} mars 1764), *ibid.*, p. 596; «Le Crevier dont vous me parlez est un cuistre fanatique, qui a écrit un livre impertinent contre le président de Montesquieu» (Voltaire à Palissot de Montenoy, 26 juillet 1764), *ibid.*, p. 796.

D'Alembert ne répondra pas à la suggestion de Voltaire. Le célèbre mathématicien n'est point féru d'histoire ancienne, ni adepte de controverses religieuses. Possesseur des *Observations sur le livre de L'Esprit des lois*³⁰, Voltaire a rejeté avec force les critiques du défunt Président († 1755). Mais comme Grimm, le patriarche de Ferney ne réfutera pas le disciple de Rollin. Toujours est-il, Crevier s'est déjà attiré les sarcasmes du philosophe. Ils sont publiés dans sa satire: *Les Chevaux et les ânes ou les étrennes aux sots*³¹, une féroce peinture. Il y eut cependant un débat entre Crevier et l'auteur de *Candide* portant sur l'esthétique théâtrale. Évoquée dans la presse périodique, cette dispute littéraire demeure méconnue des voltairistes³².

Les "Observations sur le livre de L'Esprit des lois"

Ce livre, imprimé chez Jean Desaint et Charles Saillant³³, énumère les «défauts d'exactitude dans les faits historiques et dans l'interprétation des textes», les «faux principes en matière de métaphysique, de morale et de religion». Ce sont les principales parties de l'enquête de Crevier, mentionnée dans la «Table des sommaires [ou matières]» (non paginée). On y découvre aussi les lacunes ou imprécisions contenues dans *L'Esprit des lois*: «Fautes de l'auteur sur la censure chez les Romains, sur les bulletins de suffrages donnés aux citoyens, [...] sur la polygamie permise, selon lui, par Valentinien, sur la tyrannie au temps des empereurs», «diverses fautes légères», «passage de Dion mal interprété», «défaut d'exactitude sur les lois somptuaires, sur

(30) Voir le *Corpus des notes marginales de Voltaire*, Berlin, Akademie-Verlag, 1983, t. II, p. 841.

(31) Lire ce quatrain:

Le lourd Crevier, pédant crasseux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous? Chacun cherche à paraître.

Œuvres complètes, éd. L. MOLAND, Paris, Garnier, 1877, t. 10, p. 134, vers 65-68. «Dans cette satire, qui paraît dirigée principalement contre Crevier, il [Voltaire] ne faisait que se venger des injures que celui-ci lui avait prodiguées, sans aucune provocation, dans son histoire de l'Université», notent les secrétaires du patriarche de Ferney, *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages* par S. LONGCHAMP, J.-L. WAGNIÈRE, Paris, A. André, 1826, t. I, p. 188. Sur cette satire, voir l'*Inventaire Voltaire*, sous la dir. de J. GOULEMOT et al., Paris, Gallimard, 1995, pp. 247-248; G. BENGESCO, *Voltaire. Bibliographie de ses œuvres*, Paris, Éd. Rouveyre, G. Blond, 1882, t. I, notice 690.

(32) Crevier a réfuté Voltaire au sujet des bien-séances chez Rollin. En effet, le patriarche de Ferney a inséré à la suite de sa tragédie, *La Mérope française* (Paris, Pault fils, 1744, p. 74), des «Pièces fugitives de littérature» où il critique Rollin. Crevier y a répondu dans l'*Avertissement* de son ouvrage, l'*Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium* [...] commencée par Rollin et continuée par Crevier (Paris, Estienne, 1752 [1^{re} éd. 1744]), pp. CV-CVII. Ces commentaires contradictoires sont résumés par l'abbé Edme Mallet (†1755) dans son *Essai sur les bienséances*: «M. de Voltaire dans une lettre imprimée

à la suite de sa tragédie de *Mérope*, a reproché à M. Fléchier de n'avoir point observé les bienséances dont il s'agit ici, dans un endroit de l'oraison funèbre de M. de Turenne. [...] Cette censure est spécieuse, et M. de Crevier, qui la trouve bien sévère, reconnaît qu'elle ne peut partir que d'un homme d'un esprit fin, et très au fait des convenances: mais elle n'est pas solide» (Paris, Pault fils, 1753, t. II, pp. 67-70). Sur la réfutation de Voltaire par Crevier, voir *Les Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, t. XVII, *Mérope*, éd. J. VROOMAN; *Bibliothèque française, ou histoire littéraire de la France*, t. XXXIX, Seconde partie, 1744, art. 5, p. 252.

(33) Voir F. WEIL, *Bataille d'éditeurs autour des œuvres de Montesquieu 1758-1769*, «Revue Montesquieu», 2000, n° 4, p. 242; J.-D. MELLOTT-É. QUEVAL, *Répertoire d'imprimeurs/libraires XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, BnF, 2004, notices 1620 et 4393. S'agissant des *Observations sur le livre de L'Esprit des lois*, la Bibliothèque municipale de Lyon conserve un exemplaire très rare du second tirage (1764, in-12, VIII-154 p., cote 313 495). Sur le premier tirage des *Observations* (1764, in-12, II-304 p.), voir A. CIORANESCU, *Bibliographie de la littérature française du dix-huitième siècle*, op. cit., notice 21 871; P. CONLON, *Le Siècle des Lumières*, Genève, Droz, 1995, t. 14, notice 64 690; W. RISSE, *Bibliographia philosophica vetus*, Hildesheim, Georg Olms, 1998, p. 168; L. DESGRAVES, *Répertoire des ouvrages et des articles sur Montesquieu*, Genève, Droz, 1988, notice 1210; G. LANSON, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, Paris, Hachette, 1921, notice 10219; la date d'impression (1763) est erronée.

la loi de l'enrôlement chez les anciens Romains», «mauvaises traductions d'un passage de Justin, autres traductions vicieuses», «fautes en matières d'histoire romaine, sur les décemvirs, sur les consuls et les tribuns, sur les droits du peuple, sur l'ordre des chevaliers, sur le sénat», etc.

Élaborées sur le modèle rhétorique de la conglobation (figure d'accumulation)³⁴, ces *Observations* constituent une lecture savante d'une œuvre majeure des Lumières: Crevier y mêle avec adresse la critique de *L'Esprit des lois*, parsemé d'erreurs, à celle de Montesquieu, accusé d'impiété. Si les partisans du défunt philosophe jugeaient le ton des *Observations* excessif, l'abbé Jolly, censeur, louait l'érudition de Crevier³⁵:

J'ai lu par ordre de Monseigneur le chancelier, les *Observations* manuscrites de M. Crevier sur le livre de *L'Esprit des lois*. Le nom d'un auteur qui a fait ses preuves est un heureux préjugé. Cet ouvrage ne perdra rien à l'examen: il m'a paru judicieux et solide. S'il avait été plutôt entre les mains du public, la séduction aurait fait moins de progrès.

D'emblée, Crevier souligne les qualités stylistiques de *L'Esprit des lois* avant d'émettre un jugement nettement défavorable sur l'œuvre. L'art d'écrire, plus particulièrement le *placere* (plaire), représente chez Montesquieu, l'un des principaux caractères de son discours philosophique. Néanmoins, son esthétique langagière est susceptible d'induire le lecteur dans le doute métaphysique, voire même l'indifférence à l'égard de la religion. D'où le ton véhément de Crevier, lequel dénonce, dès la préface de ses *Observations*, la philosophie insidieuse qui sous-tend *L'Esprit des lois*³⁶:

L'auteur de *L'Esprit des lois* conduit son entreprise plus adroitement: il ne livre point l'assaut à la religion; il va à la sape et mine la place sans bruit. Je ne doute point qu'il ne soit arrivé à plusieurs de lire son ouvrage sans en apercevoir le dessein caché; mais je doute encore moins qu'ils ne soient sortis de cette lecture plus froids pour la religion, disposés à la critiquer sur bien des chefs.

Ce court extrait de l'*Avant-propos* résume la tonalité générale des *Observations*: Crevier s'y applique à réfuter Montesquieu, un philosophe dont la vanité «est la source de tous les défauts de l'ouvrage»³⁷. Ensuite, Crevier ajoute à propos de la rédaction de ses *Observations*, qu'il a bénéficié des «conseils d'un grand magistrat» du Parlement de Paris³⁸.

La première partie des *Observations* porte dans une large mesure sur l'Antiquité romaine: Crevier y énumère les fautes et omissions relevées dans *L'Esprit des lois*. Les négligences étonnent le lecteur par leur ampleur, d'autant plus que ce livre est l'aboutissement de longues années de labeur. Toujours est-il, le philosophe de La Brède ne semblait pas, explique Crevier, avoir puisé ses informations dans les meilleures sources³⁹:

(34) Voir B. GIBERT, *La Rhétorique ou les règles de l'éloquence*, éd. S. BEN MESSAOUD, Paris, Champion, 2004, p. 502.

(35) L'abbé Jolly fut censeur royal de belles-lettres de 1751 à 1782.

(36) Montesquieu, *Mémoire de la critique*, textes choisis et présentés par C. VOLPILHAC-AUGER, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 416.

(37) *Ibid.*, p. 417.

(38) *Ibid.*, p. 418. Voir G. WATERLOT, *Sources théologiques et implications politiques du jansénisme parlementaire au XVIII^e siècle*, «Chroniques de Port-Royal», 1997, n° 46, pp. 197-207, particulièrement, p. 200; *Histoire*

du christianisme des origines à nos jours, sous la dir. de J.-M. MAYEUR et al., t. IX, *L'Âge de raison* (1620/30-1750), Paris, Desclee, 1997, pp. 136-137.

(39) Montesquieu, *Mémoire de la critique*, textes choisis et présentés par C. VOLPILHAC-AUGER, *op. cit.*, p. 420. Voir SÉBASTIEN LE NAIN DE TILLEMONT, *Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les premiers siècles de l'Eglise*: «Cependant hors Jornande qui visiblement a suivi Socrate, nous ne trouvons point qu'aucun auteur un peu ancien ait jamais parlé de cette loi si étrange faite pour permettre d'avoir deux femmes, ce qui n'était jamais vu, je ne dis pas parmi

Il cite Jornandès et les historiens ecclésiastiques [...]; mais cette fable a été réfutée par M. Bossuet et par M. de Tillemont. M. de Montesquieu l'ignorait-il? On peut le soupçonner: car je vois que dans son ouvrage, il ne cite jamais ces deux grands écrivains. Une telle ignorance ne serait pas une excuse pour M. de Montesquieu, mais une nouvelle faute ajoutée à celle d'avoir avancé avec sécurité et confiance un récit absurde et mal appuyé.

En fait, le magistrat bordelais n'ignore pas l'*Histoire des empereurs* du P. Sébastien Le Nain de Tillemont, il l'a consulté à la bibliothèque de l'Oratoire⁴⁰. Montesquieu fréquentait en effet cet illustre cabinet de lecture, lors de ses séjours à Paris. Il y jouissait aussi de l'amitié de son bibliothécaire, le P. Pierre Desmolets⁴¹. S'agissant de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, Crevier s'est montré dans ses *Observations* à la fois pédagogue et précis⁴²:

Rien n'est plus célèbre dans l'histoire des premiers temps de la république romaine, que la magistrature des décemvirs, qui furent créés l'an de Rome 302 pour dresser un code de lois, qui manquait à l'État. On les revêtit d'une puissance sans borne, et toutes les autres magistratures cessèrent. Plus de consuls, plus de tribuns. C'est ce que remarque Tite-Live en propres termes, L. III, n° 32 [...], et Denys d'Halicarnasse y est conforme. Les décemvirs eurent donc une puissance plus grande que n'avait été celle des consuls, puisque la leur était sans appel, au lieu qu'il était permis d'appeler des décrets et des ordonnances des consuls au jugement du peuple. Pour ce qui est de la puissance tribunicienne, dont l'objet propre était d'arrêter l'activité des autres magistratures, qui étaient plutôt un obstacle à l'exercice des magistratures, qu'une magistrature véritable, elle n'existait plus sous les décemvirs, elle était anéantie. C'est ce que prouve toute l'histoire du décemvirat, et en particulier de la révolution qui abolit cette magistrature tyrannique, et qui rétablit les consuls et les tribuns. Cela posé, on voit avec quelle justesse s'exprime M. de Montesquieu, lorsqu'il dit, L. XI, ch. 15, p. 172, que les décemvirs «se trouvèrent revêtus de la puissance consulaire et de la puissance tribunicienne». Ils avaient une puissance plus que consulaire et ils ne possédaient pas la puissance tribunicienne, mais ils étaient débarrassés. Notre auteur confond toutes les idées, et il transporte aux décemvirs ce qui fut ordonné plus de quatre siècles après en faveur des empereurs.

les chrétiens, mais parmi les Romains mêmes» (Paris, Charles Robustel, 1701, in-4°, t. V, p. 682). Cf. MONTESQUIEU, *Œuvres complètes*, éd. R. CAILLOIS, Paris, Gallimard, «Bibl. de la Pléiade», 1966, t. II, p. 510: passage de *L'Esprit des lois* critiqué par Crevier (L. 16, ch. 2).

(40) L'exemplaire de cette bibliothèque figure dans l'inventaire établi par le P. DESMOLETS: *Autorum bibliothecae Oratoriae Parisiensis notitia alphabetica* (Bibl. de l'Arsenal, ms. 6207-6220, t. 13 entrée «Tillemont»). Quant à l'édition consultée par Montesquieu (Paris, Ch. Robustel, 1690-1697), elle est conservée à la bibliothèque de l'Arsenal (cote in-4° H 1168). De plus, Montesquieu connaissait les travaux de S. Le Nain de Tillemont (†1698) par l'intermédiaire des périodiques, conservés dans sa bibliothèque. C'est le cas entre autres des *Mémoires de Trévoux* (Catalogue de la bibliothèque de Montesquieu à La Brède, sous la dir. de L. DESGRAVES, C. VOLPILHAC-AUGER, «Cahiers Montesquieu», Napoli, Liguori, 1999, n° 4, notice 2572). Cette feuille lui avait consacré onze articles de recension: deux comptes rendus sur l'*Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné durant les premiers siècles de l'Eglise* (septembre-octobre 1701, pp. 121-141 et novembre-décembre 1701,

pp. 132-166), et neuf articles sur les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* (1703-1713).

(41) Correspondant de Montesquieu, le P. Desmolets (1677-1760) fut un journaliste de renom. Voir *Dictionnaire des journalistes*, sous la dir. de J. SGARD, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, art. «Desmolets (P.)»; S. BEN MESSAOUD, *La formation intellectuelle de Montesquieu: l'enseignement des oratoriens*, «Cahiers Montesquieu», Napoli, Liguori, 1999, n° 5, pp. 35-36.

(42) *Observations sur le livre de L'Esprit des lois* (second tirage), op. cit., pp. 44-45. Voir *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, sous la dir. de Ch. DAREMBERG et E. SAGLIO, Paris, Hachette, 1892, art. «Decemviri»; Th. MOMMSEN, *Histoire romaine*, Paris, R. Laffont, 1985, pp. 209-213; L. GAGLIARDI, *Decemviri e centumviri: origini e competenze*, Milano, A. Giuffrè, 2002, pp. 507-508. Cf. MONTESQUIEU, *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 417: passage de *L'Esprit des lois* critiqué par Crevier. Dans son article «Decemviri» de l'*Encyclopédie* de Diderot (Paris, Briasson, 1754), Louis DE JAU-COURT propose une définition quasiment identique à celle de Montesquieu.

L'exemple suivant illustre une nouvelle fois la rigueur scientifique de Crevier dans sa critique de *L'Esprit des lois*, ses remarques bien étayées expriment sans conteste une maîtrise consommée de l'histoire romaine⁴³:

Voici un passage de Tite-Live, mal rendu et gâté. Cet historien, au livre VI, n° 12, témoigne qu'il est embarrassé à expliquer où et comment des Volsques et les Éques, toujours battus par les Romains, trouvaient presque tous les ans de nouvelles troupes à opposer à leurs vainqueurs: «au lieu qu'aujourd'hui, dit-il, le pays qu'ils ont habité ne serait qu'un désert, sans quelques esclaves romains; en sorte qu'il n'y reste presque plus d'hommes dont on puisse faire des soldats...». *In eis locis [fuisse] quae nunc vix seminario exiguo militum relicto servitia Romana ab solitudine vindicant*. M. de Montesquieu traduit: «Dans ces contrées, qui ne seraient aujourd'hui qu'un désert, sans quelques soldats et quelques esclaves romains». L'idée de *seminarium* a échappé au traducteur, qui en conséquence fait dire une absurdité à son original.

Dans la seconde partie des *Observations*, Crevier, clerc tonsuré, réfute les réflexions de Montesquieu concernant la religion; ses propos virulents ne ménagent point le défunt philosophe, ouvertement soupçonné d'impiété⁴⁴:

Je ne demande pas que l'on m'en croie sur ma parole: je vais donner mes preuves. Quelle bévée, par exemple, que de mettre en opposition Jésus-Christ et les apôtres, comme si les apôtres avaient fait aucun établissement qui ne leur eût été enseigné et dicté par J.-C.! C'est pourtant ce que suppose M. de Montesquieu, lorsque comparant les deux religions calviniste et luthérienne, il dit que l'une pouvait se juger «plus conforme à ce que Jésus-Christ avait dit; et l'autre, à ce que les apôtres avaient fait». Jamais aucun chrétien n'a parlé ainsi.

À l'évidence, Crevier, ferme opposant à la bulle *Unigenitus*, fulmine à l'encontre du philosophe de La Brède: «ses *Observations sur L'Esprit des lois*, raillées par Voltaire, sont révélatrices de ce par où Montesquieu pouvait choquer ses lecteurs catholiques»⁴⁵. Cette colère représente une constante des *Observations*. Aussi Crevier la réitère dans sa conclusion tout en réaffirmant sa désapprobation du philosophe⁴⁶:

Mais qu'il me soit permis de demander à M. de Montesquieu et à ses semblables, par quel principe ils publient des ouvrages qui tendent à inspirer le mépris et l'aversion pour la religion chrétienne. Je veux qu'ils aient découvert des vérités inconnues au vulgaire, et que nous qui, avec les Bossuet et les Pascal, croyons à la révélation et au christianisme, nous soyons des imbéciles stupidement plongés dans l'erreur, mais si l'âme est matérielle et périt avec le corps, s'il n'y a ni récompense à espérer, ni punition à craindre dans une autre vie, le sort de ces esprits sublimes et le nôtre est le même.

(43) Montesquieu, *Mémoire de la critique*, op. cit., pp. 425-426. Crevier se réfère ici à son édition critique de Tite-Live (Paris, J. Barbou, 1763, in-8°, t. II, p. 20, note 1). Cf. MONTESQUIEU, *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, pp. 695-696: passage de *L'Esprit des lois* critiqué par Crevier (L. 23, ch. 19). Notons enfin que les travaux de Crevier sont connus des latinistes, voir l'*Histoire romaine* de TITE-LIVE, éd. J. BAYET, Paris, Les Belles Lettres, «C.U.F.», 1989, t. VI, p. 91, note 4: l'éditeur loue la rigueur scientifique des commentaires de Crevier. Voir enfin CREVIER, *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*, Paris, Estienne, 1763, in-12, t. X, p. 205, note b: réfutation de Montesquieu (*Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 1159) concernant l'usure chez Paterculus.

(44) Montesquieu, *Mémoire de la critique*, op. cit., p. 447. Voir Bruno NEVEU, *Port-Royal à l'âge des*

Lumières. Les «*Pensées*» et les «*Anecdotes*» de l'abbé d'Étemare, 1682-1770, dans *Érudition et religion aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 294: «La contemplation philosophique n'apporte qu'une lumière sans chaleur, la méditation philosophique ne conduit qu'au seuil des mystères. La religion chrétienne, forme supérieure et unique de la vérité, se fonde sur l'Écriture et sur la Tradition, deux sources dont les eaux s'unissent pour former l'Église».

(45) B. BINOCHÉ, *Introduction à De L'Esprit des lois de Montesquieu*, Paris, PUF, 1998, p. 380. Voir aussi E. VILANOVA, *Histoire des théologies chrétiennes*, traduit de l'espagnol par J. MIGNON, Paris, Éd. du Cerf, 1997, t. III, pp. 185-187 «Montesquieu (1689-1755)».

(46) Montesquieu, *Mémoire de la critique*, op. cit., p. 447.

Les *Observations sur le livre de L'Esprit des lois* traitent séparément les thématiques relatives à l'histoire et la religion chrétienne: la première partie, réfutation des sources, consiste à énumérer les erreurs de Montesquieu. Quant à la seconde partie, défense vigoureuse du christianisme, elle relève davantage des controverses entre partisans et opposants des Lumières. Toutefois, cette disposition des *Observations* s'avère, d'un point de vue rhétorique, un choix pertinent; elle confère au discours de Crevier une évidente clarté autant dans la discussion que l'analyse de *L'Esprit des lois*?

Conclusion

Outre les *Observations* de Crevier, *L'Esprit des lois* fut en 1764 l'objet d'une étude aussi critique et virulente que celle du disciple de Rollin: elle s'intitule la *Nécessité d'une réforme dans l'administration de la justice et dans les lois civiles en France, avec la réfutation de quelques passages de L'Esprit des lois*. Comme Crevier, Simon Linguet énumère les erreurs et omissions de Montesquieu⁴⁷:

Montesquieu en parlant des Perses suppose que leur roi était parfaitement despotique, et que ses ordonnances ne pouvaient jamais être révoquées. La preuve, dit-il, que cette manière de penser y a été de tout temps. «C'est que l'ordre que donna Assuérus d'exterminer les juifs ne pouvant être révoqué, on prit le parti de leur donner la permission de se défendre». Tome premier, livre trois, article dix. Voilà une assertion bien formelle. Il n'y a pourtant rien qui y ressemble dans le livre d'Esther, qui est la seule source où Montesquieu ait pu puiser ce fait. [...] Si l'on en croit les panégyristes de Montesquieu il a employé vingt ans à compiler les extraits sur lesquels il a bâti son *Esprit des lois*. Il faut avouer que c'est bien du temps perdu, s'il a fait quelque fonds sur leur exactitude. L'infidélité de cette citation est frappante. Je ne serais pas embarrassé à en trouver d'autres dans son livre, dont il tire des conséquences victorieuses, et qui ne sont pas moins infidèles.

L'étude de Crevier comme celle de Linguet offrent aux lecteurs de pertinentes observations. On y lit, preuves à l'appui, plusieurs fautes et méprises de Montesquieu. À cette énumération d'erreurs, relevées dans *L'Esprit des lois*, la réaction des partisans du défunt philosophe fut vive. Celle du préfacier anonyme des *Œuvres de Monsieur de Montesquieu*, publiée pendant la Révolution, confirme la permanence des controverses au sujet de *L'Esprit des lois*⁴⁸:

Cet écrivain [Crevier], dans ses *Observations sur le livre de L'Esprit des lois*, s'est efforcé de décrier, par tous les moyens possibles, un ouvrage qu'il n'entendait pas, puisqu'il ne le trouvait blâmable que par quelques détails. Il a consacré une grande partie de son libelle à chercher

(47) Amsterdam [Paris], 1764, p. 12-14. Étonnante erreur, car Montesquieu possédait dans sa bibliothèque une source érudite. Voir *Catalogue de la bibliothèque de Montesquieu à La Brède*, sous la dir. de L. DESGRAVES, C. VOLPILHAC-AUGER, *op. cit.*, notice 7: A. CALMET, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'ancien et du nouveau testament*, vol. «Les deux livres d'Esdras, Tobie, Judith, et Esther», Paris, P. Emery, 1712, pp. 613-621 «Mardochée en honneur à la cour d'Assuérus. Révocation de l'édit contre les juifs. Édit contraire en leur faveur». C'est pourquoi, «l'auteur [Linguet] a souvent raison quand il combat M. de Montesquieu,

surtout lorsqu'il relève les citations fausses qui lui sont échappées», affirme Fréron dans l'*Année littéraire*, 1764, t. VIII, p. 46.

(48) *Œuvres de Monsieur de Montesquieu*, Lyon, Bruyset, 1792, in-12, *Avertissement sur cette nouvelle édition*, p. VII. Sur cette édition, voir D. VARRY, *Les imprimeurs-libraires lyonnais et Montesquieu*, dans *Le Temps de Montesquieu*, Genève, Droz, 2002, p. 46; *Une édition de 1764 des «Œuvres» de Montesquieu sous fausse adresse d'Amsterdam restituée à l'imprimeur-libraire lyonnais Jean-Marie Bruyset*, «Cahiers Montesquieu», Napoli, Liguori, 2005, n° 9, p. 71, note 9.

des inexactitudes, soit dans les faits historiques cités ou rapportés par M. de Montesquieu, soit dans l'interprétation de quelques textes des anciens écrivains. M. Crevier traite cette partie de sa critique avec cette discussion minutieuse, qui est toujours l'apanage des génies étroits, qui étouffe le goût, et arrête dans leur course ceux qui cherchent les connaissances utiles.

En ce qui concerne le livre de Linguet, le préfacier ajoute à ce propos: «En 1764, parut dans les pays étrangers une critique de *L'Esprit des lois* d'un autre genre. Il a respecté comme il le devait, les qualités du cœur de M. de Montesquieu; la calomnie n'a point sali ses écrits; il a seulement prétendu trouver des erreurs dans l'ouvrage»⁴⁹. Des critiques contenues dans les *Observations sur le livre de L'Esprit des lois*, celles portant sur les sources historiques de Montesquieu demeurent, aujourd'hui, les plus pertinentes. Manifestement étonné par l'ampleur des approximations et inexactitudes du philosophe de La Brède au sujet de l'histoire ancienne, «le minutieux Crevier», pour reprendre une expression d'Élie Carcassonne⁵⁰, conclut ainsi son analyse critique de *L'Esprit des lois*⁵¹:

Résumons en un mot les différentes observations que j'ai données ici au sujet de la république romaine. J'ai relevé des fautes graves de M. de Montesquieu touchant les censeurs, les décevirs, les consuls et les tribuns, le peuple, l'ordre des chevaliers, le sénat. Quelle justesse, quelle exactitude y aurait-il dans l'idée que l'on se formerait de la constitution romaine, si on la prenait dans l'auteur de *L'Esprit des lois*?

L'érudition de Crevier, fort étendue, résulte à l'évidence de sa longue carrière de pédagogue et historien, dont les enquêtes étaient menées dans les meilleures bibliothèques parisiennes. À l'affût de la moindre erreur, le disciple de Rollin a passé au crible *L'Esprit des lois*: «En 1764, Crevier publia un volume sur *L'Esprit des lois*, contenant plusieurs observations et quelques rectifications dont nous avons profité. On lui saurait plus de gré de son travail, s'il s'était toujours renfermé dans les bornes que doit s'imposer un critique judicieux», explique L. Parelle⁵².

Fidèle à Port-Royal, Crevier a exprimé dans ses *Observations sur le livre de L'Esprit des lois*, une pensée rigoureuse autant sur la religion que l'histoire; elle représente la principale caractéristique de sa critique de Montesquieu. À une approche érudite de l'Antiquité s'oppose une lecture subjective de l'histoire⁵³.

SAMY BEN MESSAOUD

(49) *Œuvres de Monsieur de Montesquieu*, op. cit., p. XXI.

(50) *Montesquieu et le problème de la constitution française au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1978 (Paris, 1927), p. 106.

(51) *Les Observations sur le livre de L'Esprit des lois* (second tirage), op. cit., p. 51.

(52) *Œuvres complètes de Montesquieu, avec des notes de Dupin, Crevier, Voltaire, Mably, Servan, La Harpe, etc.*, Paris, Lefevre, 1835, p. III.

(53) Voir V. DE SENARCLENS, *Montesquieu historien de Rome*, Genève, Droz, 2003, p. 242: «Montesquieu libère l'historiographie du conflit polarisant les tenants de la rigueur scientifique, les érudits,

aux adeptes de vérités universelles, les philosophes. Il déplace la question de l'objet historique et de ses preuves sur celle du sujet de l'histoire»; TH. MOMMSEN, *Histoire romaine*, op. cit., p. XIV, *Introduction* de Cl. NICOLET: «Mais précisément l'histoire, celle qui s'enseignait dans les écoles (je pense à la célèbre *Histoire Romaine* de Rollin), bientôt celle qui, infiniment plus prometteuse, faisait la conquête d'un grand public par le souci d'une réflexion de type philosophique (celle de Montesquieu et de Voltaire, par exemple), était d'abord un discours, une réflexion [...] sur le passé, menée à partir d'une documentation connue et déjà élaborée».